

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1932

THÈSE

POUR LE

No 29

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre Jean TELLIER

Né le 12 juin 1905 à Carignan (Ardennes)

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Ancien Interne de l'Hospice de Brevannes

UN AVENTURIER MÉDICAL

AU XVII^e SIÈCLE

NICOLAS DE BLÉGNY

Président : LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE 2

1932

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1932

THÈSE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Pierre Jean TELLIER

Né le 12 juin 1903 à Carignan (Ardennes)
Ancien Externe des Hôpitaux de Paris
Ancien Interne de l'Hospice de Brévannes

UN AVENTURIER MÉDICAL

AU XVII^e SIÈCLE

NICOLAS DE BLÉGNY

Président : LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE 2

1932

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médicale-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GRÉGOIRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et Médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BAL THAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	M. VILLARET.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale	CUNÉO.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD
Professeur sans chaire	MAUCLAIRE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE Neurologie et Psychiatrie.
 AUBERTIN . . . Pathologie médicale.
 BÉNARD (Henri) . . . Pathologie médicale.
 BROCC . . . Pathologie chirurgicale.
 BRULÉ . . . Pathologie médicale.
 BUSQUET . . . Pharmacologie.
 CADENAT . . . Pathologie chirurgicale.
 CATHALA . . . Pathologie médicale.
 CHABROL . . . Pathologie médicale.
 CHAILLEY-BERT . . . Physiologie.
 CHEVALLIER . Pathologie médicale.
 DOGNON . . . Physique.
 DONZELOT . . . Pathologie médicale.
 ECALLE . . . Obstétrique.
 FEY . . . Urologie.
 GASTINEL . . . Bactériologie.
 GATELLIER . Pathologie chirurgicale.
 De GAUDART D'ALLAINES Pathologie chirurgicale.
 GIROUD . . . Histologie.
 HARVIER . . . Pathologie médicale.
 HAZARD . . . Pharmacologie.
 HOVELACQUE Anatomie.
 HUGUENIN . . Anatomie pathologique.
 HUTINEL . . . Pathologie médicale.
 JOANNON . . . Hygiène.

MM.

LABBÉ (Henri). Chimie biologique.
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
 LEVEUF . . . Pathologie chirurgicale.
 LEVY-VALENSI. Neurologie et psychiatrie.
 LIAN . . . Pathologie médicale.
 MILLOT . . . Histologie.
 MONDOR . . . Pathologie chirurgicale
 MOREAU . . . Pathologie médicale.
 MOULONGUET . . . Pathologie chirurgicale.
 MOURE . . . Pathologie chirurgicale
 MULON . . . Histologie.
 OBERLING . . Anatomie pathologique.
 OLIVIER . . . Anatomie.
 PIEDELIÈVRE Médecine légale.
 PORTES . . . Obstétrique.
 QUENU . . . Pathologie chirurgicale.
 RICHET Fils . Physiologie.
 SANNIÉ . . . Chimie biologique.
 SÉZARY . . . Dermatologie et syphiligraphie.
 VALLERY-RA-
 DOT (Pasteur). Pathologie médicale.
 VAUDESCAL . Obstétrique.
 VELTER . . . Ophtalmologie.
 VERNE . . . Histologie.
 VIGNES . . . Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

GUÉNIOT . . . Obstétrique.
 LEQUEUX . . . Obstétrique.
 LEROUX . . . Anatomie pathologique.

MM

NEVEU LEMAIRE Parasitologie
 BETTERER . . Histologie.
 ZIMMERN . . . Physiologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI . . .	Clinique médicale.	MATHIEU. . .	Clinique chirurgicale.
CHIRAY. . . .	Clinique médicale.	MOCQUOT . . .	Clinique chirurgicale.
DEBRE	Clinique médicale.	PROUST	Clinique chirurgicale.
DUVOIR. . . .	Clinique médicale.	SCHWARTZ. . .	Clinique chirurgicale.
BASSET. . . .	Clinique chirurgicale.	LE LORIER . . .	Clinique obstétricale.
CHEVASSU. . .	Clinique chirurgicale.	LEVY-SOLAL. .	Clinique obstétricale.
HEITZ-BOYER	Clinique chirurgicale.	METZGER. . . .	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeurs sans chaire.	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du tra- vail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ.		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions mises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES FRÈRES ET SŒUR

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

*Qui m'a fait l'honneur d'accepter
la présidence de cette thèse.
Hommage de gratitude et de res-
pect.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

1924. — M. le Professeur SERGENT.

1925. — M. le Professeur HARTMANN.

Externat

1925. — Docteur RIST.

1926. — M. le Professeur N. FIESSINGER.

1927. — Docteur TIXIER.

1928. — Docteur ENRIQUEZ (*in memoriam*).

Internat de Brévannes

1929 et 1930. — M. le Professeur agrégé LÉVY-
VALENSI.

1931. — Docteur RENÉ MARIE.

AVANT-PROPOS

« Vous désirez un sujet de thèse historique ? Eh bien ! faites quelques recherches sur N. de Blégny empirique du xviii^e siècle, « et voyez si cela vous intéresse. »

Voici quelles furent les paroles de notre maître M. le professeur agrégé Lévy-Valensi, il y a bientôt un an.

Nos recherches assez ardues au début de ce modeste travail furent ensuite facilitées, grâce à l'obligeance de M. le docteur Hahn, le savant bibliothécaire de la Faculté de Médecine et de M. Bouvet, docteur en pharmacie et historiographe averti.

Avec l'aide de M. Lévy-Valensi, qui ne cessa de nous prodiguer ses conseils et ses encouragements, nous avons essayé de retracer la vie extraordinaire de Nicolas de Blégny, qui de garçon chirurgien arriva au titre de médecin du Roi pour être emprisonné à Fort-Lévêque quelques années plus tard et qui termina sa vie banni de France en Avignon.

Dans un appendice nous analyserons son ouvrage le plus important « L'art de guérir les maladies vénériennes ».

CHAPITRE PREMIER

« Cet aventurier sans scrupule a eu tous les bonheurs: non seulement il a réussi à occuper tous ses contemporains de son encombrante personnalité, mais encore il a trouvé longtemps après avoir disparu de complaisants biographes pour préserver sa mémoire de l'oubli où sombrent d'ordinaires les plus brillantes renommées. »

Ainsi s'exprime Cabanès au sujet de Nicolas de Blégny dans « Les Indiscrétions de l'histoire », tome I, page 98.

Cependant quelques années plus tard ce même auteur consacrait de longs articles à cet aventurier sans scrupule (1).

Biographe complaisant, certes, nous le serons, car cet homme nous a fort intéressé, mais nous nous efforçons de retracer sa vie et de faire revivre ses œuvres avec le plus d'exactitude possible.

Tous les auteurs qui se sont occupés de Nicolas de Blégny, sont d'accord pour affirmer qu'il est mort en 1722, dans les Etats pontificaux à Avignon.

Sur la date et le lieu de sa naissance tous ne s'accordent pas.

(1) *Medicina*, Paris fév. 1908 p. 15-24, mars 1908, p. 14-20.

Carrère (1), Panckouke (2), et plus récemment M. Bouvet (3) écrivent qu'il naquit à Paris en 1652.

Edouard Fournier (4) et le Docteur Sulb   (5) pensent plutôt qu'il est n   à Lyon vers 1642.

Quand sous un faux nom : Abraham du Pradel, il fit paraître son « Livre commode des adresses », il prend le titre d' « Astrologue lionnois » puis l'année suivante de « philosophe mathématicien lionnois ». Cela, pensent-ils, pourrait faire présumer que Lyon est sa patrie natale.

« Quand vers 1666 probablement, écrit Edouard Fournier, il vint à Paris son apprentissage était fait et tout aussitôt il se mit à pratiquer comme s'il était maître ». Il est donc fort improbable que Blégny n'ait eu à cette époque que 14 ans.

Nous avons trouvé, au cours de la lecture des œuvres de notre empirique, un passage qui paraît pouvoir nous renseigner.

Celui-ci en effet affirme dans son livre « La découverte de l'admirable remède anglais pour la guérison des fièvres au moyen de laquelle chacun pourra se procurer la facilité de guérir    très peu de frais » paru en 1680, qu'il était « le fils d'un fameux Maître Apoticaire de Paris » et qu'il avait « fait son apprentissage à Paris sous un chirurgien de feu Monsieur », qu'il avait « tra-

(1) Bibliothèque historique et critique de la Médecine Ancienne et Moderne par Joseph-François Carron chez Ruault 1776. (art. de Blégny).

(2) *Dictionnaire de Sciences Médicales. Biographie Médicale*, C. L. F. Panckoucke, 1830.

(3) *Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie*, n   51, juillet 1926, p. 274.

(4)   d. FOURNIER. — *Livre commode des adresses pour 1692*, 3   Edition.

(5) SULB  . — *Les Charlatans célèbres*.

vallé durant quatorze années tant dans les troupes du Roy qu'à l'Hospital Général et dans les boutiques de Paris », qu'il était « établi dans cette ville depuis fort long-temps ».

Il semble donc que Nicolas de Blégny soit né à Paris vers l'année 1642.

Ce que fut sa jeunesse : nous l'ignorons. Cependant il est à peu près certain qu'il ne fut pas bachelier et il est certain qu'il ne prit pas d'inscription à la Faculté de Médecine.

A cela, il n'y a rien d'étonnant. Même pour le fils d'un « fameux Maistre Apoticaire » les études médicales étaient fort chères et la vie d'étudiant bien plus pénible qu'en ce moment.

Il fallait, avant que les portes des Facultés s'ouvrisent à l'étudiant, que celui-ci eut obtenu le diplôme de maître ès-art.

Ce diplôme correspondait à peu près au baccalauréat ès-lettres actuel.

Ensuite, l'étudiant en médecine, le philiâtre, au bout de trente-six mois d'étude, était admis à passer les premiers examens du baccalauréat en médecine. L'année suivante il pouvait présenter sa thèse cardinale. Puis, au bout de deux années, après divers examens, on lui accordait, s'il avait satisfait à ceux-ci, un diplôme de licencié. Ce diplôme permettait d'exercer à Paris.

Mais pour conquérir le « birretum », c'est-à-dire, le titre de docteur régent, il fallait discuter encore, devant toute la Faculté réunie, deux propositions contraires.

Il était donc nécessaire pour faire un docteur de rester étudiant pendant plus de sept ans (1).

Les frais d'inscriptions de travaux pratiqués et d'examens (pendant certains de ceux-ci on devait offrir une collation aux examinateurs) étaient fort onéreux : « on les évaluait en bloc à plus de 5.000 livres » (2).

On conçoit facilement que, seuls, les privilégiés de la fortune puissent se permettre de telles études.

Blégnny avait une certaine instruction : ses livres écrits en bon français le démontrent ; mais ainsi qu'on peut le lire dans un jugement du 30 juin 1685 : « il est de notoriété publique que le dit Blégnny n'a jamais étudié en aucune Université et ne sait pas mesme la langue latine, il en est lui même demeuré d'accord devant plusieurs Médecins soussignés » (3).

(1) Pour de plus amples détails, Cf. la Thèse du Dr Paul-Émile Lemaquet, *Le Monde Medical parisien sous le Grand Roi*, Paris 1399.

(2) Th. de Jean Grosieux de Laguérénne, *Guy Crescent-Fagon* Paris 1930.

(3) Faculté de Pharmacie, dossier n. 20269.

CHAPITRE II

« J'ay un frère, nous apprend Nicolas de Blégny dans un de ses ouvrages (1), qui ne s'estoit chargé autrefois du bail de la maison de Saint Cosme et de la commission de concierge des escholles de Chirurgie. »

A la faveur de ce frère Blégny a « beaucoup fréquenté l'escolle ». Il fut même bedeau, c'est-à-dire appariteur, ce dont, du reste, il se défendra plus tard, puis clerc de la maison de Saint-Cosme. Mais, si l'on en croit un Mémoire de l'époque, que nous avons eu le bonheur de découvrir à la bibliothèque de la Faculté de Pharmacie, l'emploi ne devait pas être très lucratif, car nous apprenons qu'il se « mit à vendre des allumettes, ensuite de l'eau-de-vie et une poudre pour faire mourir les puaises ».

Ce Mémoire, qui ne dit pas grand bien de notre homme, ajoute même qu'« il en fut chassé honteusement pour ses friponneries ».

Cette assertion est fort possible ; mais nous pensons plutôt qu'à Saint Cosme Nicolas de Blégny fit la connaissance d'un chirurgien de Monsieur, se mit dans ses

(1) La Découverte de l'admirable remède anglais déjà cité.

bonnes grâces et partit avec lui en Flandre. En effet, en 1667 commença la guerre de Dévolution. Peut-être est-ce à cette époque que Nicolas put approcher Monsieur Duc d'Orléans, frère du Roi et se mettre bien en cour ?

Notons cependant qu'il n'acquit la charge de chirurgien ordinaire du duc d'Orléans qu'en 1683.

Il revint vraisemblablement à Paris après la paix d'Aix-la-Chapelle qui fut signée le 2 mai 1668.

Il continua son apprentissage à l'Hospital général et dans les boutiques de Paris.

C'est vers cette époque qu'il se maria avec « une nommée Charlotte Gallois » (1).

Nous ne savons ce qu'il faisait chez lui, mais toujours est-il qu'en 1672 « le dit de Blégnny et sa femme ont été chassés de leur maison pour inconvenance infâme sur plainte d'un voisin, exécution faite par le commissaire Dicure le 22 octobre 1672 » (2).

Son hymen fut-il heureux ? Cela est fort possible, car en 1692 dans son « Livre Commode des Adresses » il cite le nom de sa femme et la dit très bonne sage-femme.

Cependant nous lisons dans le Mémoire déjà cité que celui-ci « homme de très mauvaise vie », a contre lui « de très méchantes affaires et plusieurs informations qui sont au Parlement, entr'autres, il y en a une d'une jeune fille, qu'il aurait séduite et engrossée et dont il a fait perdre le fruit. Elle se nomme Brigitte Mérilotte ». Ceci est certainement vrai, car nous avons trouvé un

(1) Bibliothèque de la Faculté de Pharmacie, registre 32.

(2) Bibliothèque de la Faculté de Pharmacie, registre 32.

autre document, dans lequel on retrouve que Brigitte Mérilotte se plaignit, le 14 mars 1674, devant les commissaires de Saint-Denis, de tentatives d'avortement de la part de Nicolas de Blégnny. Celui-ci fut condamné « à la nourrir, traiter et loger jusqu'à ce qu'elle soit accouchée et bien relevée de ses couches. Le fruit de leur union sera élevé dans la religion catholique ».

Blégnny parvint néanmoins à faire avorter son amie, car ce n'est que le 4 mars 1675 que Brigitte Mérilotte accouchait d'une fille Françoise, baptisée à St-Germain-de-Lauxerrois.

Si cette grossesse arriva à terme, prétendent certaines mauvaises langues, c'est que « quelques âmes pieuses ont eu du soing de la dite Meulotte, l'ont fait accoucher, mise en lieu de piété et eu soing de l'enfant ».

S'il eut des talents de « faiseur d'anges », Nicolas de Blégnny eut aussi quelques démêlés avec le corps des sages-femmes de cette époque.

Sa femme ayant été reçue sage-femme dans des conditions illégales : « sa réception ayant été faite sans la participation des jurés-sages-femmes en titre d'office », fut destituée sur la demande d'une dame Garnier syndic des sages-femmes par l'arrêt du 8 août 1674.

Blégnny ne l'entendait pas ainsi, il s'en fut chez toutes les sages-femmes leur porter des billets imprimés pour se trouver chez lui où il faisait des Assemblées tous les jours. Il convoque donc quantité de sages-femmes « mal reçues » et « du calibre » de sa femme disent certains

(1) Bibliothèque Faculté de Pharmacie, registre 32.

« sous prétexte tantôt de procès d'affaires, tantôt sous prétexte de confrairie ».

Il « se fit alors eslire procureur syndic des sages-femmes mal reçues », tira plus de deux cents écus de ces sages-femmes et fit un procès à la dite Garnier.

Ce ne fut certes pas le seul procès que Blégnny intenta à la corporation des sages-femmes. Il dut le faire avec des fortunes diverses. Nous n'avons pu malgré nos recherches trouver des documents officiels entre 1674 et 1678.

Le procureur des jurées sages-femmes eut malgré toutes les roueries de Blégnny gain de cause.

Dans un arrêt d'Achilles de Harley (1) rendu « le mercredi 30^e mars 1678 » « sur la Requestre faite en la chambrecriminelle del'Ancien Chatelet par Maistre Jean-Baptiste Baudry procureur des jurées-sages-femmes », il est écrit : « Nous avons fait deffenses à toutes sages-femmes de s'attrouper ny faire aucunes assemblées, ny convocation sans l'ordre et participation des demandresses. » Les sages-femmes doivent « porter honneur et respect aux jurées sages-femmes, le tout à peine de prison et amende ». De plus il « est fait deffenses au dit Blégnny de prendre la qualité de syndic des sages-femmes sous peine de prison ».

La victoire des jurées sages-femmes fut plus complète encore quand le même Achille de Harley (2) conseiller du Roy en ses conseils, procureur général au Parle-

(1) Bibliothèque de la Faculté de Pharmacie; dossier 20266.

(2) Bibliothèque de la Faculté de Pharmacie; dossier 20265.

ment condamne Blégny a mil livres d'amende, lui interdit de faire des visites aux sages-femmes et lui renouvella l'interdiction « de prendre la qualité de syndic des sages femmes à peine de prison et de punitions exemplaires ».

Blégny devait se douter du résultat de ce procès, car cité à deux reprises il n'avait pas comparu devant le Tribunal.

CHAPITRE III

Blégný du reste à cette époque avait des occupations beaucoup plus sérieuses à remplir.

En 1673, en effet, il avait déjà fait paraître la première édition d'un de ses plus importants écrits : « L'art de guérir les maladies vénériennes expliqué par les principes de la nature et de la mécanique ». L'édition de ce livre, qui avait eu beaucoup de succès, était épuisée. Elle avait été traduite en anglais en 1676 et il en préparait une autre augmentée qui devait paraître à Paris en 1679.

Sa première édition avait été dédiée à d'Aquin, premier médecin du Roi. Ce livre est uniquement destiné au monde médical. « Je n'ay pas, dit-il, donner la manière de composer les remèdes, la description des instruments, l'explication des termes et généralement la connoissance des choses particulières à la Médecine afin que les ignorants et les trompeurs ne puissent pas abuser de ces observations qui n'ont esté faites que pour les personnes capables d'en faire un bon usage ».

Nous avons là une preuve que Blégný, avant même 1673, exerçait la médecine clandestinement. Il n'avait à cette époque aucun titre.

Blégny, qui fréquentait les assemblées de savants de tout genre que Bourdelot réunissait chez lui à l'hôtel du prince de Condé, dédia sa seconde édition au premier médecin de Monseigneur le Prince. Il demande dans son épître à ce puissant protecteur de bien vouloir lire ce petit recueil car s'il l'approuve « personne ne doutera plus de la fausseté de ma proposition », s'il le désapprouve, l'auteur renoncera à continuer son travail car « il y a souvent de l'incertitude et de la contrariété dans les choses qui paroissent les plus assurées et les plus probables » et l'on est souvent « abusé par la complaisance de ses amis et trompé par le témoignage des indifférents ».

Comme cet ouvrage, ajoute-t-il, « tend à détruire une opinion dont la plupart des gens sont prévenus », il lui faut, pour qu'il subsiste, le patronage d'un homme « intègre scavant illustre ».

Les autres éditions de ce volume parurent plus tard comme nous le verrons par la suite.

Le 7 décembre 1676 avait paru un autre livre de Blégny. « L'Art de guérir les Hernies ». Il signe Nicolas de Blégny « chirurgien ordinaire de la Reyne ». Or tous ses biographes sont d'accord pour dire qu'il n'acquiesça cette charge qu'en 1678. Nous en avons trouvé l'explication au cours de la lecture de « La découverte de l'admirable Remède anglais ». Blégny avait acheté son privilège en 1676 et ne fut « revestue » de sa charge qu'en 1678.

Ce livre est dédié à Monsieur Félix, conseiller du Roy recue en survivance de la charge du Premier Chirurgien.

gien de Sa Majesté, Chef des Chirurgiens et Barbiers de France.

Dans son avertissement, il nous annonce que « la célèbre faculté de Paris, qui n'autorise jamais les Nouveautés si elles ne sont pas avérées par des raisonnements et par des expériences incontestables, honora cet ouvrage de son approbation ».

Du reste, après toutes les félicitations et tous les encouragements qu'il a reçus à la suite de la publication de son premier ouvrage, il se devait de publier un autre recueil à moins d'être « accusé justement d'estre insensible à l'honneur et à la gratitude ». De plus, par ce nouvel écrit il contribue « à l'utilité commune ».

Cet avertissement est suivi d'approbations élogieuses de Messieurs d'Aquin, premier médecin de Sa Majesté, de la Chambre, premier médecin de la Reyne, Renaudot premier médecin de Monseigneur le Dauphin, Esprit premier médecin de Monsieur, Bourdelot premier médecin de la Reyne de Suède et de Monseigneur le Prince, Lisot premier médecin de Madame, de Messieurs les Doyens et les Docteurs Régents de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, de Messieurs Félix premier chirurgien de Sa Majesté, Gervais chirurgien ordinaire du Roy, David premier chirurgien de la Reyne, Tauqueret premier chirurgien de Monsieur et enfin Carrere premier chirurgien de Madame.

Blégnv semble donc être au mieux avec toute l'élite du monde médical. Mais comme nous allons le voir, cet état de choses va bientôt changer.

CHAPITRE IV

Nicolas de Blégnv, à Paris occupa de nombreuses habitations. Nous avons déjà vu comment, en 1672, il avait été chassé de sa maison. Nous ne connaissons pas l'adresse de celle-ci, mais savons qu'il tint boutique Faubourg Saint-Germain, puis près du Palais Royal devant l'Opéra (1). Mais son domicile pour ainsi dire définitif fut rue Guénégaud. C'est là que le « chirurgien de la Reyne » s'avisa « de former une réunion d'hommes de l'art ».

Ces réunions, à l'époque, étaient choses fréquentes. Citons parmi les plus connues celles que présidaient Bourdelot, Jean-Baptiste Denis.

Ce dernier avait obtenu le privilège de faire un journal, qui relatait uniquement les choses savantes, dont on s'était entretenu durant ses conférences. Cette feuille intitulée « Mémoire concernant les Arts et les Sciences » paraissait au commencement de chaque mois (2).

La publication, commencée le 1^{er} février 1672, se ra-

(1) E. Fournier, ouvrage déjà cité.

(2) Deux siècles de presse au service de la pharmacie Guitard, Paris 1913.

lentit peu à peu, puis s'arrêta en 1674. « Il faut le regretter, dit E. Guitard (1), car on y trouvait de bonnes observations sur le venin des vipères, sur le lait que l'on donne aux hectiques, sur la poudre de sympathie, l'origine du café. « les pierres de serpens ». »

Avec la protection de d'Acquin, premier médecin du roi, qui approuva officiellement le projet d'un journal médical comme « louable et très avantageux pour le public (2) », Blégnny reprit l'œuvre de Jean-Baptiste Denis et obtint le privilège de publier une revue mensuelle : « Les Nouvelles découvertes sur toutes les Parties de la Médecine ».

Il avait promis à La Rocque, éditeur du *Journal des Sçavans* « de ne parler jamais que des remèdes ».

Cette revue commence à paraître le 1^{er} janvier 1679 sous forme de lettres. Blégnny s'y donne le titre de chirurgien du Roy, Maistre et Juré à Paris préposé par Privilège du Roy pour la Recherche des Nouvelles Découvertes de Médecine.

Dans son avertissement, il annonce que, ce qui sera publié ici, n'est que la compilation du travail d'autrui.

On y trouvera peut-être des erreurs, mais elles ne lui seront pas imputables. Il rapportera fidèlement les nouvelles découvertes et il incite les savants à se confier à lui pour donner de la publicité à ce qu'ils auront découvert ; mais Nicolas de Blégnny en réclame la primeur.

Il paraîtra « deux cahiers, de douze feuillets chacun,

(1) Ouvrage déjà cité.

(2) Cabanès, *Medicina* fev. et mars 1900 et *Biographie de Hœfer*.

chaque mois » dit-il. On leur donnera le format d'un livre in-12 de manière à pouvoir le faire relier à la fin de l'année. « Les deux cahiers de chaque mois se donneront toujours pour le prix de cinq sols » que l'auteur « croit suffisant pour le rembourser des frais » mais il demande aussi à ceux qui lui enverront des Mémoires de dehors « la grâce d'affranchir le port des lettres ».

A la fin de l'année, le livre, qui mettra au courant le médecin de toutes les nouveautés, reviendra « tout relié en veau à trois livres huit sols ».

Les nouvelles découvertes seront publiées « dans l'ordre chronologique et non d'après la valeur ».

Il se peut qu'il y ait des contrefaçons de ces cahiers. Pour éviter cette éventualité, l'auteur paraphera tous les exemplaires et « on promet vingt Louis d'or à celui qui indiquera les Libraires, les imprimeurs ou autres gens qui en vendront de contrefaits ».

A cet avertissement, fait suite une approbation de d'Aquin et le privilège du Roi qui dit suivant la formule consacrée qu' « il sera mis deux exemplaires en nostre Bibliothèque publique, un en celle de nostre cabinet des Livres du château du Louvre et un en celle de nostre très cher et féal chevalier, Chancelier de France Le Tellier ».

La première *Lettre* débute ainsi :

« Je vous l'avoue, Monsieur, je suis à la source des belles choses et Paris est le lieu du monde le plus propre à establir des correspondances de tous côtés ; ».

Ces lettres eurent, dès leur parution, un très gros succès. Elles n'intéressent pas seulement le monde mé-

dical : « Monseigneur le Prince a donné ordre, nous apprend Blégný dans sa cinquième lettre, qu'on lui envoie toutes les lettres que je vous écris » de même « Monseigneur le Duc de la Rochefoucault qui en a ouy parler avantageusement chez Madame de La Fayette ». Elles sont du reste lues, annonce complaisamment l'auteur, dans les principales villes de l'Europe ; un peu plus tard on apprend qu'il a été envoyé de ces lettres « en Turquie et dans les deux Indes ». Dans la lettre sixième, Blégný remarque que Monsieur l'abbé de la Rocque qui dirige le *Journal des Sçavans* a publié dans celui-ci une observation dont il'avait donné la primeur à ses lecteurs sans dire un mot des « Nouvelles Découvertes ». Certes il lui est permis par l'«étendue de son Privilège » d'extraire « quelques nouveautés de tous les ouvrages qui s'impriment » mais « il est du moins obligé de nommer les Autheurs de qui il les tient ou de marquer le Titre des Livres d'où il les a tirées ». Monsieur de la Rocque, à qui l'auteur s'est plaint, « attribue cette obmission à un manque de place et il me promet pour l'avenir toute la justice que je dois espérer de luy à cet égard ».

Dans sa lettre de décembre, il annonce que le volume de l'année suivante aura pour titre « Le Temple d'Eusculape ou les Dépositaires des Nouvelles Découvertes qui se font journellement dans toutes les Parties de la Médecine ».

« On ne trouvera point sur la couverture des Cahiers de l'Année prochaine le Veù que l'Autheur avoit mis de sa main sur ceux de l'Année courante ; mais ceux

qui craignent d'être trompez ne seront pas pour cela moins en sécurité parce qu'il a fait faire, à ses dépens, de nouveaux caractères qui serviront aux titres de tout ce qu'il fera imprimer dorénavant et qui feront aisément distinguer les véritables des faux exemplaires ».

Ces publications mensuelles donnèrent à Blégnny une renommée considérable. Ses conférences de la rue Guénégaud sont suivies par de nombreuses personnes. Des étudiants viennent lui demander conseil. Il donne, nous dit Carrère (1) « des leçons Particulières aux Garçons chirurgiens sous le nom de cours de chirurgie et aux Garçons apothicaires sous le nom de cours de Pharmacie » il s'avise même, ajoute-t-il, « de faire un Cours de perruques pour les Garçons perruquiers ».

« On y était reçu moyennant une certaine somme d'Argent ». Les Doyens et les Docteurs Régents s'émurent de cette manière d'agir et se plaignirent au Roi. La guerre fut alors déclarée entre Blégnny et la Faculté de Médecine de Paris. Nous allons voir comment il sut résister à cette coalition jusqu'à ce qu'il fut jeté à la prison du Fort Lévesque le 4 juin 1693.

(1) Carrère, *op. déjà cité*.

CHAPITRE V

Les Doyens et Docteurs Régents de la Faculté de Médecine de Paris ne voyaient pas sans crainte Nicolas de Blégnny donner des leçons particulières à des étudiants mais peut-être auraient-il fermé les yeux, si, celui-ci, qui s'était vu refuser la Maîtrise par les Chirurgiens de Saint-Cosme faute des « qualitez requises », ne s'était mis à les attaquer dans les écrits et n'avait pas ouvert gratuitement tous les vendredis son officine à tous. Voici par exemple quelques traits que décoche Blégnny à ces Messieurs de la Faculté dans le deuxième « extraordinaire » de son journal qui est consacré à la découverte du remède anglais.

Que fait, dit-il, un « Médecin de genre facultatif » en présence d'une fièvre tierce ? Il raisonne « conformément à la doctrine d'Hippocrate dont il récite deux ou trois aphorismes grecs ».

Il parle latin, fait de belles phrases, prescrit deux ou trois saignées, quelques purgations et « la fièvre dégénère en double tierce après le septième accès ». Le médecin anglais, lui, guérit le malade en trois jours sans

(1) Bibliothèque de la Faculté de Pharmacie, dossier 20.207.

discours grecs ou latins. Lequel des deux doit-on appeler charlatan ? On peut répondre « sans choquer le bon sens » que c'est le médecin de genre facultatif. Et il ajoute : « Les vrais médecins sont ceux qui savent guérir les maladies sans tant de vaines ostentations. Le bonnet ne donne pas le sçavoir. Le grec et le latin sont plus propres pour disputer les thèses que pour traiter des Malades. Hippocrate non plus que les autres n'a pas tout sceu » et enfin « s'il y a des Docteurs en Médecine qui soient véritablement Médecins il y a de vrais Médecins qui ne sont point Docteurs en Médecine ».

C'est pour toutes ces raisons que Maistre Nicolas Lienard, conseiller médecin ordinaire du Roi et Doyen de la Faculté de Médecine de Paris à la tête de la compagnie vint présenter à Monseigneur Le Tellier, chancelier de France une supplique dont nous avons extrait les passages qui suivent :

« La faculté de Médecine vient se jeter aux pieds de Vostre Grandeur pour lui demander justice contre le nommé Blégnny cy devant Bedeau des Maistres Chirurgiens et des Sages Femmes de Paris, lequel fait aujourd'huy, contre elle, contre ses Droits et ses Privilèges les mêmes entreprises téméraires et violentes que tenta autrefois vainement de faire l'Autheur du Bureau d'Adresses et inventeur de la Gazette de France.

Il promet publiquement Monseigneur par les méchants Livres où quelques Autheurs à gages qui écrivent pour luy mettent son nom, de faire des Etablissements d'Hospitaux pour les Pauvres des visites réglées pour les malades misérables, des leçons publiques de Méde-

cine, de Chirurgie et de Chymie, des Académies et des Conférences ouvertes sur le fait des unes et des autres sciences un débit de remèdes et de prétendus secrets dont il abuse le public, en un mot des livres imprimés contre la disposition de plusieurs arrêts du Parlement sans les faire auparavant examinés et approuvés par la Faculté »...

Ce sont là Monseigneur les grands projets, les hautes idées et les vastes desseins du nommé Blégnny qui se voye appuyé d'un Privilège pour lequel il a sans doute surpris la Religion du défunt Monseigneur le Chancelier dès le mois de février 1679 ».

Il abuse de ce privilège « pour outrager et mettre en pièce de la manière du monde la plus cruelle la Faculté de Médecine et la Communauté de Maîtres chirurgiens de Saint-Cosme par le seul chagrin qu'il a de n'avoir pas pu estre receu dans la dernière pour son ignorance et pour ses Mauvaises Mœurs »... Ces ouvrages sont « pleins d'impostures, de calomnies, de faits faux, de méchantes railleries et des plus fades mais des plus injurieuses plaisanteries contre la Médecine et la Chirurgie ». Il a même contesté dans un écrit public au Doyen sa qualité de « Conseiller médecin ordinaire du Roy » privilège que le défunt Monsieur Vallot premier Médecin du Roi, lui accorda il y a plus de vingt ans.

« Pour toutes ses raisons la Faculté apporte à Vostre Grandeur une requestre tendante à ce qu'il vous plaise ordonner que le nommé Blégnny rapportera son Privilège pour en avoir fait mauvais usage en l'employant à écrire contre l'honneur de la Faculté de Mé-

decine et de Chirurgie ; deffenses à luy de s'en servir à l'avenir, de récidiver dans les Injures atroces et outrageuses qu'il fait tous les jours à l'une et à l'autre ».

L'abbé de la Rocque affirmant de plus que Nicolas de Blégny ne tenait pas sa promesse de n'aborder aucun sujet d'ordre général « le conseil Privé du Roi fit droit à ces plaintes et rapporta le privilège de la jeune revue par arrêt du 24 mars 1682 (1) ».

Le journal, qui avait déjà changé quatre fois de titre « Les Nouvelles Découvertes, le Temple d'Esculape, Nouveautés journalières et Journal des Nouvelles Découvertes », en changea encore une fois et parut deux ans plus tard sous le nom de « Mercure Scavant » à Amsterdam.

Blégny signait « Gauthier médecin de Niort » Ces feuilles contenaient quelques « pièces de vers mêlées à de petits traités de médecine des chansons avec leur musique, des nouvelles relatives aux affaires d'Etat et sur le tout, beaucoup de méchancetés (2) ».

Le Mercure Scavant vécut deux mois janvier et mars 1684. L'abbé de la Rocque tenta de poursuivre l'œuvre de Nicolas de Blégny ; il fit paraître le « Journal de Médecine ou observation des plus fameux médecins, Chirurgiens et Anatomistes de l'Europe » mais ce dernier n'eut pas le succès de son prédécesseur « six mois de vie, trois ans de léthargie six autres mois de connaissance et c'est tout ».

(1) GUITARD. — *Op.* déjà cité d'après manuscrit français 21.737, fol. 458 à la Bibliographique Nationale.

(2) E. FOURNIER. — *Op.* déjà cité.

(3) GUITARD. — *Op.* déjà cité.

CHAPITRE VI

En 1683, Nicolas de Blégny fut nommé chirurgien du duc d'Orléans. Il prenait ainsi sa revanche sur la Faculté de Médecine.

Au fond, écrit-il, dans une troisième édition du « Remède anglais » en 1683 seule la jalousie a fait agir ainsi les docteurs de la Faculté. Ils ont en effet approuvé ses livres. Les bandages de sa manufacture ont eu un gros succès. Il a une belle clientèle, il a établi chez lui un « Amphithéâtre anatomique et un laboratoire chimique » pour la Recherche des Nouvelles Découvertes. Ses Conférences sont suivies.

Non seulement ils ont fait supprimer son journal mais ils l'ont calomnié. Alors qu'il était « au dernier voyage du Roy près de son Altesse Royale Monsieur » ils ont affirmé « qu'on l'avait emprisonné à la Bastille pour le poison ».

Les honnêtes gens et la voix du public qui le soutinrent durant ces controverses, la charge de chirurgien qu'il obtint lui ôtèrent à jamais le désir de se venger de ces outrages. Il ne faut pas croire cependant qu'il y fut insensible, il a senti « tous les coups », mais, « la vengeance n'a pas de charme pour moy ».

Ils l'accusent de ne pas avoir été agréé par la Confrairie des Maîtres chirurgiens de Saint-Cosme. Qu'importe, le roi lui-même s'occupe peu du titre quand il veut choisir des Chirurgiens ou des Médecins ; « l'équité de leurs mœurs, l'estendue de leur réputation et les preuves de leur suffisance sont les seules choses dont sa Majesté veut estre informée et sur laquelle elle règle son choix ».

La suppression de son journal ne suffisait pas aux Doyens et Docteurs Régents qui avaient juré la perte de Blégnv. « Si nous pouvons le tenir, disaient-ils publiquement, il ne nous échappera pas, nous avons en main de quoi le faire pendre. Il sera bien heureux s'il en est quitte pour les galères. Il y a trois cents témoins qui déposeront contre lui. Monsieur de la Reynie a promis à notre Doyen de nous délivrer bientôt du Chagrin que nous avons de voir un Chirurgien écrire sur toutes matières de la Médecine et présider dans une Académie à des Docteurs de diverses facultés ».

Il fallait donc trouver l'occasion de déclancher une action en justice contre Blégnv. Celle-ci ne tarda pas à se présenter. Blégnv avait installé chez lui un amphithéâtre d'anatomie ; un matin, alors que le jeune chirurgien Desnoues était en train de disséquer dans cet amphithéâtre le corps d'une fillette de cinq ans qu'il avait acheté « à prix d'argent du nommé Payot, fils du fossoyeur de Saint Sulpice » (1) l'huissier Masson se rendit rue Guénégaud, saisit le corps à moitié disséqué et arrêta le jeune chirurgien qu'il conduisit à la Conciergerie.

(1) Bibliothèque de la Faculté de Pharmacie, dossier 20.268.

Dès que l'arrestation du disciple de Nicolas de Blégnny fut opérée, Maistre Liénard, doyen de la faculté, à la tête de sa compagnie se rendit auprès de Monsieur en son Palais. Il lui remontra respectueusement ainsi que d'ailleurs l'en avait prévenu Monsieur de la Reynie qu'une protection telle que la sienne n'était pas due à un pareil homme « qui, disait le Doyen, profâne en tout lieu vostre grand nom ». Monsieur promit d'abandonner son chirurgien ; aussi, lorsque quelques jours après un arrêt de prise de corps fut lancé contre Blégnny, qu'avait chargé Desnoues, « personne n'intervint pour empêcher la justice d'avoir son cours (1) ».

Blégnny, prisonnier en la Conciergerie du Palais, fut condamné le 13 avril (de l'année 1683 ou 1684) à « estre banny a perpétuité du Royaume, ses biens acquis et confisquez au profit du Roy, sur iceux préalablement pris mil livres pour estre employez en aumone au profil de l'Eglise de Saint-Sulpice ». Le doyen reçoit une indemnité de 30 livres. Quant à Desnoues il sera « battu et fustigé nud de verges et banny pour cinq ans de la ville ».

La sentence était sévère et le duc d'Orléans, quand il en prit connaissance, dut avoir des remords d'avoir abandonné aux juges son chirurgien, et, certainement lui rendit sa protection. En effet Blégnny comme on devait s'en douter fit opposition au jugement le 12 mai. Il est interrogé seul le 13 et le 14 mai puis, devant témoins et en présence de Desnoues, les 26, 28, 29 et

(1) E. FOURNIER. — *Op. déjà cité.*

31 mai puis le 3 juin. Notre chirurgien veut à tout prix se sauver et il sacrifie peut être d'une façon inélégante son élève. « C'est lui seul qui s'est permis les dissections défendues et cela non seulement cinq ou six fois comme on le pense mais quarante au moins. Il allait disséquant n'importe où, dans tous les quartiers. Quelqu'un qui le savait lui joua le tour de le surprendre un soir rue de l'Université, à l'hôtel Tambonneau et de lui faire la plus forte peine en se disant commissaire. Desnoves qui le crut décampa par la fenêtre de la mansarde où il disséquait emportant le corps à moitié dépécé. Il le laissa dans la gouttière où un couvreur le trouva le lendemain ».

S'est-il, lui Blégnv, livré à ces occupations clandestines ; a-t-il jamais couru le risque de pareilles surprises ?

Ses dénonciateurs n'osent même le supposer et cependant ils font tout pour l'écraser par leurs allégations.

« Il n'est pas d'injures, s'écrie-t-il avec une certaine éloquence, il n'est pas d'injures dont ils n'aient tâché de le noircir en toute occasion, point d'artifices dont ils se soient servis pour lui faire perdre la protection qu'il avoit naguère du sieur lieutenant de police et qu'il a encore du sieur premier médecin du Roy, point de prétextes, qu'ils n'aient inventés pour lui dénier la justice qu'ils lui doivent, point de moyens secrets qu'ils n'aient mis en usage pour le diffamer, pour diminuer son employ, pour lui attirer l'indignation de S. A. Monsieur, point d'entreprises qu'ils n'aient faites pour

troubler ses exercices et pour empêcher la publication de ses ouvrages, point d'occasions qu'ils n'aient recherchées avec empressement pour lui susciter des proces, enfin point d'intrigues qu'ils n'aient pratiquées pour porter ses confrères et ses meilleurs amis contre lui (1) ».

Le 15 juin, nous apprenons avec une certaine surprise qu'il est « renvoyé absous de la fausse et calomnieuse accusation des dits Doyen et Docteurs Regents lesquels seront condamnés à lui faire réparation que la Cour jugera à propos et en conséquence l'écroüe de sa personne rayé et biffé », de plus « les dits Doyen et Docteurs Regents condamnez en tous les dépens ».

La faculté outrée de cette sentence demanda la cassation du jugement le 19 juin suivant. Ce n'est que le 13 juillet de la même année que l'on connut la décision définitive du tribunal.

Desnoues et Blégnny sont « admonestez » et la cour les condamne « d'aumôner au pain des prisonniers de la Conciergerie du Palais ; scavoir le dit de Blégnny la somme de 50 livres et le dit Desnoues la somme de 30 livres ».

De plus défense leur est faite de « tenir Académie, ny de faire Leçons, Démonstrations ou Opérations de Chirurgie Pharmacie ou Chymie qu'en vertu des Lettres patentes du Roy vérifiées en la Cour ».

Il est interdit de se procurer des cadavres sans l'autorisation du Doyen « mesme avec l'autorisation des

(1. E. FOURNIER. — *Op* déjà cité.

lieutenants criminels des deux Châtelets et autres Juges ».

La faculté avait gagné son procès mais de Blégnny en sortait à peu près indemne. C'était une victoire à la Pyrrhus, et tout était à recommencer.

CHAPITRE VII

Nicolas de Blégny, qui s'était vu refuser la maîtrise par la Confrairie de Saint Cosme, ainsi que nous l'avons déjà vu, avait été profondément blessé. Il nous en fait part dans une de ses éditions du « Remède anglais ».

La principale raison de ce refus est « qu'ils ne pouvaient se résoudre à recevoir pour compagnon un homme qui les avaient servis ». Il n'a pas insisté et « si la chose eût valu la peine d'être poussée », il aurait demandé à Monsieur le Premier chirurgien d'user de son autorité. Il eut, ajoute-t-il, un moment l'idée de faire présenter une Requestre par Monsieur Félix (1) tendant à faire exclure de la Faculté tous ceux qui « ont porté les livrées et suivy la mulle ». « Si la Requestre eut esté présentée et qu'on y eut fait droit, la Communauté eut esté de beaucoup diminuée ».

Blégny voulait cependant un titre officiel ; il alla le demander à la Faculté de Caen. Là on ne lui fit aucune difficulté, il obtient le titre de médecin, le 8 octobre 1683. C'était en effet, comme l'a dit Monsieur Levy Valensi (2),

(1) Le premier chirurgien du roi.

(2) Levy VALENSI. — *Semaine des Hôpitaux*, 15 octobre 1930, p. 471.

« une de ces écoles qui font des docteurs en quelques jours, pour l'exportation ».

Blégny pour marquer sa reconnaissance dédia son ouvrage suivant « La doctrine des Rapports de Chirurgie » à « Messieurs les Doyens et Professeurs Royaux de la Faculté de Médecine de Caën ». « Que cet ouvrage soit bientôt imprimé, souhaite Falconnet, médecin ordinaire du Roy et Doyen de la Faculté de Lyon pour servir de règle et de dogme et pour empêcher les abus que commettent tous les jours plusieurs chirurgiens, commis aux Rapport de justice, lesquels par Amy ou par Argen augmentent ou diminuent très souvent contre la vérité ce qui doit composer leurs Rapports au grand préjudice des Parties et de l'intérêt public ».

Ce livre du reste est signé Nicolas de Blégny, docteur en Médecine.

Il avait été décidé en 1668, grâce au premier Médecin du Roi d'Aquin qui était élève de la faculté de Montpellier, que les médecins étrangers pouvaient exercer à Paris s'ils se faisaient inscrire à la Faculté en montrant leur titre. En 1672, de plus, ceux-ci devaient soutenir une thèse (1). Fort de ces deux arrêts, le doyen attaqua Blégny qui « n'a point fait apparoir ses prétendues lettres de Docteur, n'a point voulu soutenir Thèse de Docteur et n'est point immatriculé sur les Registres du Conseil » : « En conséquence deffenses sont faites audit Blégny et consorts, de plus prendre la qualité de Docteur en Médecine, ny d'en faire aucunes fonctions

(1) Cf Thèse D^r FAUVELLE, Paris 1889.

jusqu'à ce qu'ils aient exécuté les Règlements ordonnez par les Lettres Patentes et arrêts du Conseil (1). »

Comment Blégnv se prit il pour faire reviser ce jugement ? Se plia-t-il à la volonté de la Faculté ? Argua-t-il, d'après l'article LIX d'un arrêt datant de 1600, qu'il faisait partie du corps de médecins royaux (2) ? Nous ne le savons. Toujours est-il que grand Conseil du Roy, le 11 septembre 1686, rendit un Arrêt dont nous avons extrait le passage qui suit :

« Jean de Rivière et Nicolas de Blégnv, Docteurs en Médecine et autres exerçans à Paris sont déchargés des assignations à eux données à notre conseil à la Requestre dudit Saint-Germain auquel deffenses sont faites et à tous autres de les troubler en la fonction et exercice de leur profession (3) ».

Entre temps, le 7 décembre 1685, Nicolas de Blégnv a acheté une charge d'apothicaire privilégié suivant la Cour. Cette acquisition va être pour lui une nouvelle source d'ennui.

La faculté, une fois de plus, le cita devant les Tribunaux et demanda à ceux-ci de l'empêcher d'exercer ses deux professions à la fois. La sentence fut rendue le 23 juillet 1686. La faculté perdait son procès et il était décidé « qu'il serait maintenu et gardé en possession et

(1) Bibliothèque de la Fac. de Pharmacie dossier 20 269.

(2) Voici le texte de cet article d'après FAUVELLE, op. déjà cité.

« Nul ne pourra excercer la médecine à Paris s'il n'a été reçu licencié au docteur dans la Faculté de cette ville à moins qu'il n'ait été agrégé à cette Faculté à la manière accoutumée ou qu'il ne fasse partie du corps des médecins royaux comme médecin du roi très chrétien ou de sa famille ».

(3) Bibliothèque de la Faculté de Pharmacie, dossier 20.219.

jouissance de son privilège de l'un de six apothicaires suivant la Cour avec deffenses aux demandeurs de l'y troubler à peine de cinq cents livres d'amende ».

La faculté, comme de bien entendu, fit appel et obtint un jugement favorable un an plus tard. Il était fait « deffense, à Blégny, d'exercer la pharmacie et de prendre la qualité d'apothicaire ny tenir boutique ouverte et laboratoire ».

Aussitôt ce jugement rendu, toutes les drogues que contenait l'officine de Blégny furent enlevées par ordre des Doyen et docteurs Regens.

Blégny se plaignit et le 3 février il obtint « qu'on lui rende les drogues prises et furtivement enlevées ou si elles ne peuvent l'être qu'elles lui soient remboursées ».

Au mois de mars 1688, Blégny ne s'est pas encore démis de sa charge d'« Apothicaire Privilégié » aussi est-il encore une fois cité en justice par les médecins de la faculté de Paris, qui, d'autre part, refusent de lui rendre ses médicaments.

Cette fois, la Faculté a gain de cause sur toute la ligne : il est mis en demeure dans la huitaine de choisir entre la fonction de Médecin ou celle d'Apothicaire ; d'autre part, la saisie qui a été opérée chez lui lui sera rendue mais non les Médicaments qu'il accuse les Régens de leur avoir pris.

Si Blégny perd ses procès il n'en est pas moins bien en Cour et, en 1687, au grand étonnement de beaucoup, il réussit à se faire nommer médecin du roi.

Il va maintenant se servir de son titre pour tâcher de se venger de la Faculté.

Connaissant son esprit de chicane, nous ne sommes pas trop étonné en apprenant qu'il a réussi à retrouver, dans un arrêt du 22 décembre 1598, un moyen de déplaire à ses ennemis.

Cet arrêt prévoit que, si la visite des officines d'Apothicaires doit être faite en présence de deux médecins de la Faculté, celle des Apothicaires royaux doit être faite en présence du syndic de ces Apothicaires, d'un médecin de la Faculté et de l'un des médecins de la Cour. Depuis longtemps cette coutume a été oubliée; Blégn y réussit à la faire revivre ainsi que nous l'apprend une sentence de la Prévosté de l'hostel du Roy en date du 30 juin 1688 (1). Il est certain que le nouveau médecin du roi devait s'efforcer d'être désigné par le premier médecin pour prendre part à ces visites. Ainsi que le prouve une supplique au roi datée du 9 août, la Faculté demanda la cassation de l'arrêt du 30 juin 1688. Elle demanda aussi la suppression de son livre « Connaissance et guérison des fièvres ».

Certes, dans ce volume elle avait été violemment attaquée, mais il semble qu'elle le fut plus encore dans l'œuvre suivante de Blégn y qui parut en 1688 : « Le bon usage du thé, du café et du chocolat pour la Préservation et la guérison des maladies ». Dans ce livre il s'intitule « conseiller médecin artiste ordinaire du Roy et de Monsieur et préposé par ordre de sa Majesté à la Recherche et à la Vérification des Nouvelles Découvertes de Médecine ».

(1) Bibliothèque de la Faculté de Pharmacie, dossier 11073.

La préface est dédiée à « Messieurs les Docteurs en médecine des facultés provinciales pratiquant à la Cour et à Paris » « pour faire connaître à tout le monde que je vous honore et combien je suis sensible à la reconnaissance que je vous dois ».

Les Médecins de la Faculté de Paris, écrit-il un peu plus loin, ont eu « dans tous les temps le chagrin de vous voir prospérer avec éclat malgré toutes leurs cabales et toutes leurs intrigues ; car ç'a presque toujours été d'entre vous que les Papes, les Empereurs, les Rois et les autres Potentats de l'Europe ont tiré leurs premiers médecins ».

« Mais quels autres avantages, continue-t-il, le public ne tireroit-il point de votre part, si l'envie ne s'opposoit avec autant de passion que d'injustice, à vos entrées dans les lieux où elle a du crédit, au progrès de vos recherches, à l'impression de vos livres, à vos conférences publiques : certainement on verroit bien-tôt, la Médecine dans ce haut point de perfection si désiré de tout le monde et si peu recherché de tant de Médecins, qui, par une nonchalance punissable, se laissent emporter au torrent des maximes d'usage, et qui, par une barbarie odieuse oblient ce qu'ils doivent à Dieu, au prochain et à eux-mêmes, pour sacrifier à leur avarice et à leur ambition, ceux qui par une confiance aveugle s'abandonnent à leur fatale et indiscrete pratique. »

Il est difficile d'être plus acerbe. Blégny était cependant allé un peu loin. Le premier médecin le lui fit observer, aussi dans les ouvrages qu'il publia plus tard.

ne retrouve t-on plus d'attaques aussi violentes contre les docteurs de « genre facultatif ».

A la fin de cette année parut en effet un recueil de « Secrets concernant la beauté et la santé » et nous n'y relevons aucune médisance ni calomnie.

CHAPITRE VII

L'année suivante, en 1689, Nicolas de Blégny consacra toute son activité à l'établissement de sa maison de Santé de Pincourt. Il fit paraître un article dans le « *Mercur*e Galant » du mois de septembre 1689 qui nous renseigne très bien sur ce qu'était cet établissement. Nous allons le citer presque intégralement, il en vaut la peine : « Il n'y a que Paris au monde qui puisse fournir toutes les commodités de la vie où elles s'y trouvent. Les Arts y fleurissent, les Sciences y sont dans le plus haut degré de perfection et tout ce qui est nécessaire pour le soulagement des fâcheuses et plus longues maladies en abondance. Les Hôpitaux y sont grands et en nombre considérable et on vient encore d'y établir une Infirmerie en faveur des officiers militaires des provinciaux, des Étrangers, Négociants Forains, des Domestiques, des Compagnons de Métiers et généralement des Personnes qui n'ayant point de ménage ont besoin d'une Assistance étrangère. On a choisi pour cela une maison agréable dans un très bon air avec beaucoup de Jardinage. Elle est à l'entrée du Faubourg Saint-Antoine au milieu de la grande rue de Pincourt où l'on trouve pour adresse les « *Inscriptions de l'Apothicaire Royale* ». Plus

sieurs pavillons différemment situés et ordonnés composent cette maison dans laquelle les malades sont placés suivant le sexe, la qualité et la nature des indispositions ; quand les gens sont du moyen ordre, ainsi que les Maladies, leur pension n'est réglée que 40 sols par jour, mais ceux qui sont en état de faire une dépense plus considérable ou qui s'y trouvent forcés par des maux plus dangereux y sont traités avec une juste distinction. Chaque malade se fait connaître en entrant et est obligé de payer huit jours de pension par avance ce qu'il continue de faire jusqu'à son entière guérison au moyen de quoi sans payer rien davantage, on reçoit toutes sortes de secours, c'est-à-dire de visites et d'avis de médecins, d'opérations, de chirurgiens et de sages-femmes, de remèdes généraux et spécifiques, de nourriture convenable au mal, de linge, de feu, de lumière et enfin tout ce qui peut être nécessaire à chaque malade en particulier.

On y administre pareillement le Remède du Roi, les Bandages de la Manufacture Royale (manufacture appartenant à Blégny dont le siège est rue Guénégaud, ainsi que l'auteur du « Livre Commode » l'indique) les Pessaires à Ressort et tous les autres Remèdes qui peuvent contribuer à guérir les descentes de toutes espèces : la Panacée Mercuriale de Monsieur de la Bruue dont on a fait des expériences par ordre de Sa Majesté en l'Hostel Royal des Invalides et en général tous les remèdes expérimentés pour la cure des Maladies réservées ; le Remède Anglais pour la guérison des fièvres acheté et publié au dépens du Roi » etc., etc.

On s'y sert aussi des Bains et des Etuves nouvellement inventés par les Médecins de la Société Royale (société dont Blégn y est le Directeur) et ces bains produisent un plus grand effet pour les faiblesses des nerfs, pour les paralysies, pour les rhumatismes et pour les douleurs qui ont des causes malignes que les eaux de Barbotan, que la douche de Bourbon et que les bains et les eaux de Bagnères, de Barèges et de Vichy.

La raison est que l'on y transpire aussi abondamment que commodément à la vapeur d'une décoction composée suivant le genre du mal, en sorte qu'on y est baigné sans être dans l'eau et que l'on y sue sans être à sec pour n'avoir pas la poitrine affaiblie et le ventre resserré comme dans les bains ordinaires et pour n'être pas éternués et abattus comme dans les étuves communes.

Le prix réglé n'augmente jamais quoi que l'on demande extraordinairement au conseil dans toutes les dispositions périlleuses pour lesquelles on emploie des grandes précautions sur l'administration des Sacraments.

On trouve un Registre exact non seulement de l'entrée et de la sortie de chaque malade mais encore de tout ce qui concerne les habillements ou les autres commodités que l'on fait apporter en ce lieu-là.

Les malades sont servis par des personnes qui ont autant d'assiduité que d'exactitude. Ceux qui sont atteints de quelques indispositions particulières s'y peuvent introduire sans scrupules à la faveur de l'Apothicaire Royale qu'on y a établie et des préparations curieuses qu'on y débite.

Outre qu'on y peut recouvrer les drogues et les compositions de la Pharmacie, les Remèdes de la Chimie, les machines mathématiques philosophiques et naturelles de la Société Royale et toutes les espèces d'antidotes et de contrepoisons on y vend encore en grès et en détail les Eaux, les Essences, les Sirops, les Parfums, les Pastilles et les Liqueurs de Montpellier, de Turin, d'Italie, d'Angleterre, de Hollande, de la Chine, du Japon et de l'Amérique.

Tous les dimanches, après que le service divin est fini, on fait des consultations gratuites de deux heures en faveur de tous les malades et ensuite on leur débite *gratis* les avis et les ordonnances qui leur peuvent être nécessaires. Pour les renseignements et première consignation il faut s'adresser au bureau de l'infirmérie à Paris vis-à-vis de l'Abreuvoir à la rue Guénégaud à l'Hostel de la Société Royale.

Si l'effet répond à ce que l'on promet, rien ne sera plus utile que cet établissement. »

On trouvait aussi dans la maison de Pincourt si l'on en croit un article du « Livre Commode des Adresses », une bibliothèque « qui est ouverte seulement les dimanches après Vespres en faveur des Médecins, des Chirurgiens et des Apothicaires, artistes ».

Cette maison survécut à la disgrâce de Nicolas de Blégnny et Leger dans le « Voyageur fidèle » en 1715 rapporte qu'elle existe toujours. On n'y soigne plus de maladies vénériennes, mais l'idée de Blégnny y est toujours en honneur car « on y traite à forfait si on le

souhaite et le médecin, matin et soir n'y manque point ».

Monsieur Paul Perrot dans un article paru en 1900 dans la Chronique médicale a recherché à quoi correspondraient les terrains occupés par le « Jardin Médicinal de Pincourt ». Voici le résultat de ses Travaux : « Le monastère des Annonciades comprend le terrain recouvert actuellement par l'Eglise et la rue Sainte Ambroise, s'étendant jusqu'à la caserne (depuis hospice) figurée par le numéro 14 actuel de la rue de la Folie Méricourt. La maison de santé et sa dépendance devaient donc occuper tout le terrain latéral jusques et y compris le numéro 28 actuel ».

CHAPITRE VIII

En 1689 Blégnny est condamné à cent livres d'amende avec défense de récidiver pour avoir tenu dans la dite maison de Pincourt une infirmerie publique et avoir hospitalisé un grand nombre de malades. Mais la police en opérant une perquisition à Pincourt reconnaît que cette infirmerie publique est une pension privée et que son propriétaire n'y exerce d'autres œuvres hospitalières que celle « de donner sa table tous les dimanches à douze pauvres du voisinage et de distribuer tous les matins quelques remèdes efficaces, c'est Blégnny qui parle, aux infirmes nécessiteux et estimés qui requerraient son assistance » (1), et il est gracié.

1689, et les trois années suivantes marquent l'apogée de notre homme qui, de simple commis Chirurgien de Saint-Cosme est devenu Médecin du roi et de Monsieur, directeur de l'Académie des Nouvelles découvertes, propriétaire de la Manufacture Royale de Bandages, et heureux possesseur d'une maison de santé où la clientèle est nombreuse. De plus son fils est

(1) *Chronique Médical* 1902, p. 3, Cabanes.

Maître apothiquaire et sa femme, sage-femme réputée. Il est seigneur d'Autheur et de Cérilly.

Mais il veut plus encore. Il lui faut un titre de noblesse. Il l'obtiendra, mais il se créera ainsi encore d'autres ennemis qui, s'alliant à ces Messieurs les docteurs « de genre facultatif » causeront sa perte.

En 1672, c'est Blégny qui nous donne cette date et nous n'avons pas pu la vérifier, il eut l'honneur d'être admis dans l'ordre hospitalier et militaire du Saint-Esprit.

Dans la suite, c'est toujours Blégny qui parle, en considération des services qu'il rendit et des donations qu'il fit à cet ordre il obtint la Dignité de Commandeur et d'administrateur général de ses Hôpitaux. Il dut donc « par juste reconnaissance soutenir de tout son pouvoir les Droits et Privilèges et les Prérogatives du Corps de Milice qui en fait la principale et la plus considérable Partie ».

« Cet ordre, nous apprend encore Blégny, qui est aussi ancien que l'Eglise, qui a eu sainte Marthe pour institutrice, saint Lazare son frère pour premier général et sainte Marie-Magdeleine sa sœur pour fondatrice de quelques-unes de ses Maisons, avoit pour chef-lieu dès le douzième siècle le célèbre Hospital de Montpellier et pour grand Maistre l'illustre chevalier Guido par qui la règle de Sainte Marthe fut réformée et par qui deux sortes de personnes furent ajoutées à sa milice à sçavoir des prêtres séculiers pour desservir les chapelles des Hospitaux et des frères profès pour agir aux fonctions domestiques de l'hospitalité.

Le mérite personnel et l'autorité de Guido estoient si recommandables que le grand Hospital de Rome fondé par Innocent III fut commis à sa juridiction. Mais, comme les Commandeurs de cet Hospital aspirèrent peu après à la Primatice et qu'ils eurent assez de crédit pour obtenir du Saint Siège le partage de la généralité de cet ordre, il y a toujours eu depuis deux Généraux et deux Maisons Magistrales dont les prétentions perpétuellement contestées ont presque causé la ruine et l'anéantissement du siège de Montpellier et des Commanderies qui luy avoient esté annexées lors de sa séparation.

Cet état de décadence qui se fit principalement remarquer vers le milieu de ce siècle excita l'ambition des hospitaliers de Saint Lazare qui avoient cultivé une protection puissante et qui avoient insinué que cet ordre n'avoit plus ni Chef ny membres, que tous ses Biens estoient abandonnés ou usurpés et qu'ils avoient un droit de tutelle et d'avocatie qui leur permettait de les réclamer : ce qui donna un édit qui leur fut accordé au mois de décembre 1672, par lequel cet Ordre fut déclaré éteint de fait et supprimé de droit et tous ses biens unis à la Milice de Saint Lazare ».

Mais il n'y a pas extinction mais simplement décadence et « il se trouva encore assez de Chevaliers laïques et de Religieux profés dans l'ordre du Saint Esprit pour interrompre le cours de leurs entreprises ».

Les laïques offrirent au Roi « de lever et d'entretenir à leurs dépens un Régiment pour agir contre les ennemis de l'Etat. Mais les religieux profés qui estoient en pos-

session des Maisons conventuelles de Bezançon, de Dôle, de Dijon, de Bar-sur-Aube et quelques autres villes du Royaume où ils n'avoient jamais continué de recevoir les enfants exposés prétendirent à juste titre que l'état de leurs établissements suffisoit pour détruire ce qui avoit été supposé par l'obtention de cet édit, alléguant par surabondance de droit que, n'ayant jamais été réputez membre du siège de Montpellier « ils estoient sous la dépendance de Rome. »

« Cette conduite des Chevaliers et des Religieux profés du Saint Esprit eut un succès si heureux que dès l'année 1691, Sa Majesté leur fit la grâce de nommer des Commissaires pour l'examen de son édit et celle d'accepter au mois de mai 1692 le régiment offert pour son Service ».

Le sieur du Boullay, Vicaire général et Spirituel, et le Vénérable frère Etienne Grand Voinet Recteur de la maison conventionnelle de Stepanfeld, « furent préposés pour travailler et conclure » aux fins de l'ordre religieux pendant que Blégny « agirait et postulerait d'ailleurs pour tout le corps de la Milice, ce qu'il fit par une Requestre qu'il eut l'honneur de présenter à Sa Majesté le 22 septembre 1692 à laquelle il eut le bonheur de voir succéder la révocation de l'édit de 1672 qui fut ordonné par celui du mois de mars 1693 et par conséquent le rétablissement de leur Ordre et l'entière réunion de tous ses Biens ».

Mais le Père Etienne prétendit que l'ordre était « purement et généralement monastique » et que « sa Milice est une nouveauté du siècle et qu'elle ne s'est ingérée que

par usurpation dans l'administration de ses biens ».

Le 4 juin 1693 Nicolas de Blégny est arrêté et mis à la prison du Fort Levesque. Tous ses papiers sont saisis, on peut en lire la nomenclature à l'Arsenal (1). En procédant à l'instruction de cette affaire on ne trouve pas les parchemins justifiant ses titres de Chevalier Commandeur de l'ordre du St-Esprit, on le prie de bien vouloir les montrer. Il ne les possède pas mais va faire des recherches. Celles-ci seront délicates. « Premièrement parce que l'ordre du Saint Esprit a perdu ses Titres les plus anciens et les plus importants dans les ruines de Magualone, dans l'incendie de Montpellier, dans le sac-cagement de Rome et en beaucoup d'autres occasions. En deuxième lieu parce que les religieux profés de cet ordre, qui tâchent depuis longtemps de s'attribuer tous ses biens et qui se sont déjà emparés de ses principales maisons et de ses plus considérables archives, ont affecté de supprimer tout ce qui pouvoit favoriser sa Milice ; et en troisième lieu parce que plusieurs vrais et faux chevaliers qui s'étaient proposez de pêcher en eau trouble dans le désordre des affaires ont fait tous leurs efforts et employer toutes leurs industries pour le mettre hors d'état de publier des ventes qu'ils ont intérêt à cacher ».

Le 20 août 1693, le conseil d'état ordonne « à tous les chevaliers et officiers capitulaires de présenter dans un bref délai les pièces justificatives de leurs qualités et de leurs prétentions ».

(1) Arsenal Dossier, 10493.

Des chevaliers durent se présenter et le R. P. en Dieu Monseigneur Pierre Thibault de Mommorency Luxembourg, Abbé commanditaire de l'Abbaye d'Orcan fut nommé grand maître de l'ordre sous réserve que le rétablissement de celui-ci fut confirmé par des bulles pontificales. En 1696 celles-ci n'avaient pas encore paru. Il est probable que Blégnv aurait été remis en liberté s'il n'avait eu qu'à répondre de cette accusation mais on lui reprochait quantité d'autres choses. Il s'en plaint amèrement dans une supplique qu'il adresse au roi pour obtenir sa levée d'écrou.

On l'accuse nous apprend-t-il de s'être voulu mêler « dans des conférences qu'il tenait clandestinement chez lui tous les vendredis d'expliquer physiquement les mystères de la Religion ». On a confisqué ses papiers, eh bien ! qu'on lise donc son testament et on y trouvera une preuve certaine « du bon état de sa conscience et de la juste résolution qu'il a prise de vivre et de mourir dans les plus saintes maximes de la doctrine chrétienne catholique et romaine ».

Ses conférences se sont du reste tenues à portes ouvertes pendant plus de quinze ans.

Dans sa maison de Popincourt plusieurs ecclésiastiques en révolte contre l'Eglise ont tenu des conférences ? Blégnv avait loué un appartement de sa maison à un certain abbé Housseaux. Pouvait-il être responsable des opinions de son locataire qui d'autre part « avait furtivement enlevé ses meubles après avoir causé dans sa maison un scandale extraordinaire ».

On l'accuse encore d'avoir ouvert une maison hospi-

talière sans permission et de sa propre autorité d'y avoir fait édifier une chapelle ? Il a fait don de sa Maison à l'ordre hospitalier du Saint Esprit en faveur des soldats des troupes de Sa Majesté et « des pauvres de l'un et l'autre sexe affligés de toutes les Espèces de ruptures et décentes ». Quant à la Chapelle c'est son laboratoire ou deux fois on a dressé le reposoir pour la fête du Saint Sacrement (1).

On l'accuse de faire tous les métiers, médecin, chirurgien, apothicaire, chimiste, anatomiste, accoucheur, réduisant les fractures et les hernies et traitant toutes sortes d'indispositions. Mais tout cela c'est à l'exemple de Gallien, Hippocrate, Actius. Il a « pratiqué l'art de guérir dans toute son étendue comme le devraient faire tous ceux qui s'en meslent ».

Il est aussi libraire mais il n'a jamais imprimé sans en avoir le droit par un privilège.

Malgré la réfutation de toutes ses accusations, Blégné resta à Fort Lesvêque, et, quand il en sortit deux ans plus tard ce fut pour aller dans un cachot du fort d'Angers.

D'Aquin, un de ses puissants protecteurs, venait d'être disgracié (nov. 1693) et il s'était attiré l'inimitié de beaucoup de puissants à la cour en donnant dans son « Livre Commode des Adresses » leur nom ainsi que leur adresse sous la rubrique de personnes « curieuses ». A cette époque, plus encore qu'aujourd'hui, les protecteurs étaient utiles.

(1) Cf. *Chronique Médicale*, 1908, Cabanès.

En 1695, il fut donc envoyé au château d'Angers en compagnie d'un nommé Pélissier, vendeur de livres défendus. Blégnny et Pélissier sont considérés comme des prisonniers de marque et il est recommandé de les mettre dans des locaux séparés. La lettre royale qui annonce au gouverneur l'arrivée de Blégnny le prévint que celui-ci « est un visionnaire rempli de plusieurs extravagances (1) ».

En 1696, Blégnny essaye de sortir de sa prison, et, pour ce faire, demande l'autorisation d'aller en ville soigner les malades ; Dantichamps son geôlier ne sait que faire et demande conseil à Paris. Le secrétaire de la Maison du Roi lui répond que « Le Roy ne veut point accorder à Blégnny la permission qu'il demande d'aller voir des malades ; vous devez suivre, ajoute-t-il, exactement les ordres qui vous ont été donnez sur ce sujet sans que par complaisance pour qui que ce soit vous lui permettiez de sortir du château » (2).

Dans un contrat du 24 octobre 1696, enregistré par Laurent Bucher, notaire royal à Angers, nous voyons cependant que Blégnny a réussi à être commandeur de l'ausmonerie du Saint Esprit d'Angers à laquelle il a fait unir et annexer la maison de Popincourt à Paris.

En 1698, il réussit encore à faire paraître une troisième édition de l'« Art de guérir les maladies vénériennes » et un essai littéraire en partie en vers intitulée « La feste du Parnasse ou le triomphe de l'hymen et de la Paix. »

(1) Archives nationales O'39, fol. 186.

(2) Archives nationales O'40, fol. 312.

Il resta huit ans à Angers, dit Dionis et il réussit, prétendent certains, à s'évader.

Sa trace fut retrouvée par Monsieur Bouvet « sur une autorisation de séjour à Avignon en date du 19 juillet 1699 » son séjour dans le château d'Angers fut donc moins longue que les historiens le racontent.

Il parcourut ensuite l'Italie et, après avoir obtenu quelques réputations dans l'art d'exercer la médecine, mourut en terre pontificale à Avignon en 1722.

APPENDICE

« L'art de guérir les maladies vénériennes expliqué par les Principes de la Nature et des Mécaniques »

Dans cet ouvrage Blégny nous apprend que les maladies vénériennes ont plusieurs origines.

C'est d'abord, à n'en pas douter, une vengeance de Dieu pour punir les hommes du relâchement des mœurs.

On constate leurs apparitions après le contact d'un lépreux et d'une femme impudique, ou bien d'un homme et d'une jument infectée de farcin. L'air impur au cours de deux éclipses de soleil en 1493 a favorisé la virulence du germe.

La date d'apparition de ces maladies est fort ancienne « Hyppocrate avoit décrit une maladie en laquelle les os du nez et du palais se pourrissoient, les poils tombaient et les parties honteuses s'ulcéroient ». Il est probable que la vérole était comprise dans le nom général donné à beaucoup de maladies cutanées : la lèpre.

La notion de contagion y est clairement exprimée. Celle ci peut-être indirecte : on en a des exemples chez

les nourrices et les sages-femmes, mais, la contagion directe par le coït est la plus fréquente. Il faut cependant toujours excitation de la femme, afin que la « matière vénérienne puisse s'échapper du corps de l'utérus ».

La matière vénérienne est toujours la même, mais, s'attaquant à divers tissus, elle donne des « indispositions » différentes.

Il y a six sortes de maladies vénériennes :

Ulcère simple, au niveau de la peau ;

chancres indurés ;

gonorrhées ;

chaudepisse ;

bubons vénériens ;

et vérole proprement dite, ne sont que les six degrés d'une même affection.

Les maladies vénériennes sont donc à cette époque toutes dues au même germe. Les médecins ne connaissent pas encore les différentes périodes de la syphilis. Mais s'ils n'ont pas trouvé le rapport qui existe entre le chancre et la période secondaire ils savent cependant que la vérole proprement dite évolue suivant un ordre bien déterminé, et Blégny subdivise cette maladie en quatre degrés.

Dans le premier, on constate « une perte d'appétit, un ralentissement du désir d'accouplement ».

Dans le second, des « lassitudes spontanées, des inquiétudes du corps et de l'esprit, des démangeaisons de la peau et la chute des cheveux et de la barbe ».

Dans le troisième, apparaissent des pustules, dartres verrues, « poraux » et ulcères.

Le quatrième est terrible à cause des douleurs qu'on y observe. Il se manifeste par des caries, des exostoses, nœuds dans les cartilages et dans les os « qui n'ont d'autre terme que la corruption du sujet ».

Il insiste sur l'influence néfaste des boissons alcoolisées et de la bière en particulier.

On peut se demander la différence qui existe entre une chaudepisse et une gonorrhée. L'auteur l'explique ainsi : « Il n'y a pas, dit-il, de chaudepisse sans gonorrhée c'est-à-dire sans la corruption et l'écoulement de la matière séminale ». L'écoulement dans la gonorrhée « est la semence corrompue », et la chaudepisse est une gonorrhée plus une gêne dans l'écoulement des urines.

On soignera l'ulcère en appliquant à son niveau des topiques. Le chancre vénérien se traitera par des médicaments « escarotiques ». Il se peut que la matière vénérienne attire au niveau de la verge des tumeurs aqueuses. Ces tumeurs se rencontrent surtout quand les parties génitales ont été « froissées, pressées ou excoりées pendant des chatouillements lascifs durant le coït pratiqué avec des femmes pucelles ou trop jeunes ou avec des hommes qui ont le membre viril d'une grosseur extraordinaire ou enfin de quelques autres semblables manières ». Il faudra dans ce cas soutenir la verge par un suspensoir.

Pour traiter la gonorrhée, il faut « repousser au dehors l'impureté reçue afin d'empêcher les suites de sa pénétration » qui causerait infailliblement la « vérolle ». On prescrira donc « repos, joye et tranquillité, » un régime alimentaire, une eau minérale et diurétique et

des purgatifs légers, puis dès que l'écoulement n'aura plus de « mauvaise couleur » on emploiera les « dissicatifs » et les astringents : camphre, ambre, alun, gaïac. On recommandera l'abstinence.

La tumeur des testicules et du rectum a pour cause la « licence » ou une injection mal faite. On la traitera par le port d'un suspensoir et « des révulsifs anodins et rafraîchissants ».

Le mercure dans ce cas est inutile et même dangereux. Il semble que la thérapeutique de la blennorragie n'ait pas fait beaucoup de progrès depuis l'époque de Blégnny.

Le traitement du rétrécissement « est la pierre d'achoppement de presque tous les chirurgiens..., il n'y a rien de si difficile dans l'Art que je traite ».

Si celui-ci est récent, il peut céder par le passage de bougies, mais, s'il est ancien, il faut soit les trancher avec un fil d'acier coupant guidé par une canule en plomb, soit inciser complètement le canal et procéder à la réfection de celui-ci. Chez la femme, il faut être très prudent car une intervention peut donner naissance à un cancer.

Il faut faire suppurer les bubons vénériens pour en obtenir la guérison. Pour cela, il faut une alimentation épicée et « copieuse en vin ». Sur la région malade, on placera des cataplasmes à la poix noire et à la poix de Bourgogne.

Mais, même après la suppuration des bubons, il faut toujours craindre la vérole.

La vérole est très difficile à guérir.

« Je ne veux pas, nous dit Blégnny, nier que le mer-

cure n'aye produit des effets admirables dans un grand nombre de sujets qui se sont trouvés propres à recevoir son action... et si on n'a pas encore publié des moyens équivalents il ne s'ensuit pas qu'il aye esté impossible d'en trouver ».

On ne peut pas désapprouver Blégny de rechercher d'autres remèdes que le mercure, ainsi que l'on fait certains de ses contemporains qui croyaient que seul le « flux de bouche » pouvait rendre la santé et que seuls les Charlatans pouvaient promettre de guérir autrement.

Les Anglais et les Allemands soignent uniquement par le flux de bouche et ils font « périr un plus grand nombre de personnes que dans notre pays ».

Comment provoque-t-on le flux de bouche ? Quel est-il ? c'est ce que Blégny nous explique dans la dernière partie de son ouvrage.

La voie buccale n'est guère employée pour l'absorption du mercure. La voie cutanée est la méthode de choix et les onguents sont préférables aux emplâtres.

Une première friction sera faite des malléoles aux genoux ; 24 heures après, on frictionnera tous les membres inférieurs, l'épine dorsale et les membres supérieurs « depuis les poignets jusqu'aux omoplates ». Une troisième friction sera faite sur les mêmes parties si le flux de bouche n'est pas apparu. Il faut continuer si cela est nécessaire et « ne vous rebuttez pas » mais il ne faut pas aller trop vite car on risque d'« estre surpris ».

L'hiver la friction sera faite à midi et l'été le matin ou le soir. De plus il ne faut pas que « l'estomach soit occupé alors à la digestion de quelques repas ».

Le mercure ainsi administré provoquait plusieurs « crises ». Le flux de ventre est assez fréquent mais il est inutile de toujours vouloir l'obtenir, car il peut s'accompagner de « pertes de sang par le siège, de dissenteries » et même d'accidents mortels.

Le flux d'urine se voit assez rarement car la chaleur du corps sublime le mercure et l'entraîne vers le haut mais quand cette crise existe « elle provoque presque toujours la guérison souhaitée ». Notons en passant que Blégnv ne nous parle pas d'anurie.

Le flux de bouche, le plus fréquent, est dû à l'élimination du mercure, il provoque souvent des lésions de la bouche et de la gorge et les premiers jours fait saigner abondamment.

Les crises sont annoncées par « l'agitation du poulx, les inquiétudes de l'esprit et du corps et l'interruption du sommeil, l'enflure des gencives et des lèvres, la perte de l'appétit, l'épaisseur de la langue, la puanteur de l'haleine, la blancheur du palais ».

Quand on constate ces symptômes, il faut arrêter le traitement, conseille l'auteur, sinon on peut avoir des accidents... Quant au flux de bouche lui-même c'est un « phlegme blanc et filant qui sortira d'abord en petite quantité, qui s'augmentera peu à peu pendant neuf jours en sorte qu'il peut en fournir chez les pituiteux jusqu'à huit livres en vingt-quatre heures et dans les autres à proportion ». Le flux doit durer « vingt jours pour le moins, quarante jours pour le plus ».

Ne donner pendant la crise « qu'autant d'aliments qu'il en faut pour conserver les forces du malade... afin

de ne pas augmenter la quantité des excrétiions et des superfluitez ».

Il faut de plus veiller sur le moral du patient et cela se comprend assez facilement. « Bien que la vérolle ne soit pas une maladie mortelle de soy et qu'on la puisse mesme guérir dans tous ses degrez » ajoute Blégny on peut en mourir par le traitement mercuriel.

Certes, la mort naturelle peut coïncider avec le traitement, mais il est aussi des traitements mal conduits qui en sont la cause.

Blégny a bien compris la gravité de ce traitement et il ne faut l'ordonner, dit-il, qu' « en joignant à vos sentimens les conseils de quelque médecin sçavant et judicieux ».

Il faut prendre de grandes précautions et « traiter la verolle aussitôt qu'elle s'est rendue manifeste par ses symptômes ».

Seul un organisme bien constitué peut résister à ce traitement, c'est pourquoi Blégny a cherché d'autres remèdes; de plus, certaines personnes ne peuvent supporter le flux de bouche sans perdre leur place et leur honneur.

Le « chirurgien de la Reyne » a découvert quelques remèdes qu'il cite avec exemples de guérison après leur application sur quelques sujets. Les plus prisés par lui semblent être le « gayac », le saxafras, l'eschine, la salsepareille et l'antimoine.

Aucun de ces remèdes ne nous semble plus efficace à l'heure actuelle ; cependant nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir recherché un médicament moins

nocif et d'avoir proscrit l'usage du mercure chez les personnes débiles.

De plus lui, empirique, dénonce les menées des charlatans et les attaque avec une violence extrême.

Ils mériteraient une punition exemplaire, ces « affronteurs » qui ont la hardiesse d'assurer dans des billets qu'ils firent distribuer « qu'il n'y avait point de verolle qui ne puisse se guérir sur le champ ou au plus dans un jour ».

Certains médecins de genre facultatif ne sont pas, eux aussi, épargnés. S'il ne veulent traiter la vérole « que par le mercure c'est que le traitement est de beaucoup le plus facile à employer : » quand ils ont pris une fois chez un apothicaire cinq ou six livres de Napolitanum et une drachme ou deux de sublimé donc ils ont ce qu'il leur faut pour traiter une douzaine de malades.

Ce volume ou le voit contient de grosses erreurs, mais aussi montre que son auteur ne manque pas d'une certaine érudition ni d'un certain bon sens.

CONCLUSION

« Il estoit assez bien fait de sa personne, toujours proprement vêtu, il parloit et écrivoit très aisément, il estoit inventif et laborieux et s'il avoit fait un bon usage des avantages naturels qu'il avoit, il n'auroit pas fait une fin si malheureuse » (1). Telle est la fin d'un article que Dionis consacre à Blégnny.

C'est à peu de chose près la conclusion à laquelle nous nous rangeons à la suite de ce modeste travail

Sa jeunesse est orageuse et peu recommandable. Il se livre à des pratiques condamnables, et est expulsé de chez lui. Il est, à force d'intrigues, nommé chirurgien de la Reine ; il en profite pour travailler avec intelligence. Son livre sur les « Maladies Venériennes » son « Traité des Hernies » en font preuve.

Il profite de la renommée que lui procurent ces ouvrages pour accroître sa fortune. Il devient un riche propriétaire, il possède une manufacture de bandages ; son fils est un apothicaire célèbre, il acquiert une maison de santé mais pense aussi aux indigents, puisqu'il crée une sorte de dispensaire gratuit.

(1) DIONIS. — Cours d'opérations de Chirurgie démontrées au Jardin Royal (Bruxelles, 1708, p. 234).

Il contribue à la diffusion du quinquina en France ; il publie le premier journal s'occupant uniquement de choses médicales. Il devient médecin du Roi.

Mais son ambition le perd, et les ennemis qu'il s'est fait, en profitent pour l'accabler. Une lettre de cachet l'envoie à Fort Levesque puis au château d'Angers. Il meurt en exil.

Si sa jeunesse avait été bien dirigée, si ses instincts avaient été corrigés par une éducation soignée, s'il avait pu faire des études régulières la Faculté le compterait peut-être parmi ses enfants célèbres et, peut-être, n'aurait-il pas « fait une fin si malheureuse ».

Vu, le Doyen
BALTHAZARD.

Vu, le Président de la thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

